

PROCESSEUR

26 octobre 2019

JOUER COMME DES ENFANTS

Le dernier rassemblement. Le cinquième objet. Eau, pétrole, pomme de terre, béton – et maintenant processeur. On l'appelle le « grand processeur » : la nature elle-même, la planète elle-même. L'ouverture commence avec la confession habituelle – nous ne savons pas, le septième continent est en nous – mais cette fois la fin de la phrase est différente : « Il ne nous reste plus beaucoup de temps. Prendre la responsabilité du passé, du présent et de l'avenir n'est plus une option. » Le centre du processeur est les imaginaires du futur : au seuil de l'extinction, que peut être l'avenir ?

La première scène appartient à deux jeunes activistes climatiques. L'un du mouvement Grève Climatique du Vendredi, l'autre d'Extinction Rebellion. L'activisme est partagé non comme un récit mais comme une expérience : à la grève de Boğaziçi un chat s'est assis parmi les pancartes et tout le monde a joué avec lui. À Sinop, les enfants ont couru dans le parc après avoir organisé leurs propres grèves. Un petit enfant – Masal – a regardé la caméra et dit « Je suis Masal Ocak. Je suis un ami du climat. » Dans les séquences en coulisses des tournages vidéo tout le monde rit, fait des bêtises, s'amuse. Soudain quelque chose tourne mal dans une vidéo – « j'ai tout mélangé, la façon dont je l'ai filmé fait que la caméra donne ça » – et cette maladresse fait aussi partie de l'action. Pendant qu'il y a jeu comme des enfants. Cette phrase est à la fois un slogan et une méthode.

Au lieu d'être écrasé sous le poids de la crise climatique, trouver la joie dans la lutte elle-même.

S'amuser à la grève, rire à l'action, être heureux en passant du temps ensemble. Les enfants savent déjà cela – ce que les adultes ont besoin d'apprendre est cela. Les deux activistes soulignent : nous avons toujours réussi à prendre du plaisir d'une façon ou d'une autre ; nous n'avons jamais abandonné de faire quelque chose ensemble, de le porter dans une dimension amusante. Dans une vidéo tournée en Russie, des activistes font klaxonner des conducteurs qui passent – mais ils font cela non avec abattement mais avec plaisir. À Sinop ils sont allés au cinéma, une caméra a soudainement été produite, une performance est née – non planifiée, spontanée. Pouvoir rire ensemble, la plus petite mais la plus précieuse partie de la lutte.

LE GRAND PROCESSEUR

La deuxième voix appartient à un animateur de radio – l'une des voix les plus persistantes de la crise climatique. Pour parler du grand processeur il commence avec un gorille. Coco – un gorille à qui un anthropologue a appris la langue des signes au cours de nombreuses années de travail. Avant le sommet climatique de Paris, interrogé sur « quel sera l'état du monde, » la réponse de Coco : « Je suis fleur. Je suis nature. J'aime les gens. Mais l'humain est stupide. La nature a besoin de réparation. Le temps manque. » Peu après, Coco est décédé mais le message continue. Puis une autre merveille du grand processeur : le cotinga à bec blanc vivant dans l'Amazonie peut produire 125 décibels de son pour appeler sa partenaire – équivalent à une perceuse à béton. Cette découverte vient d'être publiée dans The Guardian. Les sujets de la semaine dernière comprenaient le béton ; qu'un oiseau mâle équivalent en son au bruit d'une perceuse à béton puisse produire un son aussi prodigieux pour attirer une femelle est l'une des choses extraordinaires que le grand processeur crée. Cet oiseau vit dans l'Amazonie et, comme on peut s'y attendre, est en danger – comme la grande majorité des espèces dans toute l'Amazonie.

"Rien ne semble pouvoir être fait sauf agir. C'est très clair."

Une citation de couverture du livre du fondateur d'Extinction Rebellion est citée : « À partir de ce moment, le désespoir prend fin et les tactiques commencent. » Il reste onze ans — selon le calcul du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat. Une chance de succès de cinquante pour cent. Mais ce cinquante pour cent est notre dernière chance. Et lors de cette dernière chance tout en se rebellant il est nécessaire de s'amuser — même Roger Hallam dit cela.

COMMENT DEVENIR FAN DE TARKAN

La troisième scène commence d'un endroit inattendu : le 12 avril 1993. Le jour où la première connexion internet de Turquie a été établie par un projet conjoint de l'ODTÜ et du TÜBİTAK. En octobre de cette même année, un Tarkan alors âgé de vingt et un ans s'enferme dans un studio à Istanbul pendant trois semaines et enregistre l'album « Acayipsin. » L'album contient une chanson : « Durum Beter » (La Situation est Pire). Tarkan, ayant poursuivi activement quelque chose à propos du climat, écrit cette chanson : les fleurs ne fleurissent pas, poussière et fumée, les cœurs en danger les bébés — le monde brûle, le monde se termine, pensées sombres. Le début de l'ère internet et la prise de conscience de l'effondrement écologique en même temps. Notre hymne climatique a en fait été écrit il y a longtemps — en 1993, bien avant que 3,5 milliards de snaps soient envoyés quotidiennement, avant que trois cents heures de vidéo soient téléchargées par minute.

Un curateur et un réalisateur prennent la scène et partagent ce à quoi ils pensaient en préparant leur présentation : comment nous pouvons échapper à ces ennuis. Leurs questions sont différentes : pas si la crise climatique existe ou non — elle existe. Convaincre les gens n'est pas non plus une question qu'ils posent actuellement — des organisations comme Açık Radyo, Extinction Rebellion et 350 font déjà cela très bien. La vraie question : penser constamment à la crise climatique est épuisant et fatigant, cela consume — c'est pourquoi ils essaient d'en parler en trouvant de nouvelles méthodes. Penser à différentes méthodes de communication, rester constamment frais, préserver l'espoir même sans espoir, ne pas se laisser décourager même avec peur. Comment devenir fan de Tarkan ?

Une vidéo est produite des profondeurs de YouTube : vingt-quatre personnes l'ont regardée, quinze d'entre elles probablement eux-mêmes. « Nous l'avons trouvé et l'avons apporté pour vous, » disent-ils. Un enfant pose à son père des questions sur le réchauffement climatique — soumet son père à un examen. Le père répond à la dernière question comme mémorisé, avec un calme extraordinaire : quel est le pire scénario ? « L'effondrement de l'industrie, des prix alimentaires montant en flèche, des famines de masse et la mort. » Aucune autre bouche n'a été entendue qui puisse dire cela avec un tel calme. Ce calme lui-même est effrayant et drôle en même temps. La salle rit soudainement, puis se tait, puis rit à nouveau. Les images, vidéos et memes se répandant rapidement sur internet jouent un rôle efficace dans la communication sur la crise climatique — culture populaire, humour, calme absurde sont de nouveaux outils.

"Comment devenir fan de Tarkan dans la communication sur la crise climatique ?"

Au lieu d'être paralysé par la peur, en faire le tour. Parfois regarder directement dans les yeux de la crise fait du bien, parfois il faut en faire le tour. Chacun doit trouver ce qui lui fait du bien.

L'ESCARGOT HÉROÏQUE

La quatrième voix appartient à un académicien — venu de Suède, laissant deux jeunes enfants avec son partenaire. Travaillant sur la justice climatique. Il commence sa présentation en faisant scander des slogans à la salle : « Que voulons-nous ? La justice climatique ! Et quand ? Tout de suite ! » Et il partage une anecdote : lorsque les personnes scandant pour la première fois entendent leur propre voix, elle leur semble étrange. Comme si elle craquait, comme si elle devenait mince et s'effritait. Si vous continuez à crier vous réalisez que votre voix se perd parmi les autres voix. Votre voix est enveloppée par les voix de la foule pensant les mêmes choses ; vous vous dissolvez. Cette voix est votre voix en tant qu'humanité.

"Préférons d'être en colère plutôt que corrects."

Remontant dix ans : Copenhague 2009. À cette époque il faisait partie d'une mobilisation croyant au régime climatique mondial, croyant à des solutions urgentes. Grand espoir, grande chute. Le gouvernement danois a déclaré l'état d'urgence, les activistes dans les rues ont été terrorisés, beaucoup ont été mis dans des cages, le sommet n'a produit aucun résultat. Qu'a-t-on appris de cet effondrement magnifique ? Que nous ne devons pas tomber sous l'illusion que des mécanismes internationaux descendants comme l'Accord de Paris résoudre seuls la crise climatique mondiale. Dans les mots de Naomi Klein : nous avons besoin de tout le monde pour pouvoir tout changer — mais qui est tout le monde, qu'est-ce que tout ? Ce sont là les vraies questions. L'écocomodernisme met l'écocomodernisme sur la table.

Partant du concept de Ville Cyborg du géographe marxiste Erik Swyngedouw : les villes fonctionnent aujourd'hui comme d'immenses métabolismes socioécologiques — imaginez Piccadilly Circus à Londres, humain et nature entremêlés, machine et vivant inséparables. Mais l'écocomodernisme présente cet entremêlement comme une solution : l'idée de détruire les monstres que nous avons créés avec les monstres que nous avons encore créés. L'énergie nucléaire, la capture de carbone, la géo-ingénierie — toutes des extensions du même hubris technologique, toutes portant une facture socioécologique élevée. Qui paiera cette facture ? La promesse de l'écocomodernisme n'est pas cohérente en elle-même. Alors quelle est l'alternative ?

La décroissance économique planifiée — remettre en question la croissance elle-même. Quand il n'y a pas de croissance tout le monde voit la catastrophe, dit crise — mais la continuation illimitée de la croissance est elle-même déjà la catastrophe. Les mots d'Eduardo Galeano : « L'utopie sert à marcher. À chaque pas elle recule davantage, mais elle nous fait continuer à marcher. » Les vraies utopies doivent être construites sur cette idée — à chaque niveau : dans le quartier local, dans les réseaux régionaux, dans la politique planétaire des révolutions radicales sont nécessaires. Dans l'histoire de l'escargot courant contre le lapin à piles, l'escargot héroïque est en fait la métaphore de l'économie qui rétrécit mais résiste. Partant du Manifeste Cyborg de l'autrice féministe Donna Haraway — dans un monde où les frontières entre les êtres vivants et les machines se sont effondrées, allons-nous construire une nouvelle approche écologique, ou marcher vers une autre catastrophe avec le même hubris technologique ?

NOUS SOMMES LES OCÉANS

La cinquième voix vient des mers — une critique de la croissance bleue à travers les yeux d'un écologue politique. « Nous n'avons pas pu faire cela sur terre, ouvrons une nouvelle page en mer » — une nouvelle vague de croissance se répandant de l'Union européenne à l'Asie-Pacifique et à l'Afrique cible les océans. Mais dans les infographies, parmi les belles formes, vous ne pouvez pas voir les poissons baignés de pétrole, les habitats marins détruits, les communautés de pêcheurs déplacées.

Quand on parle de crise climatique, le concept appelé humanité n'est pas une entité unique — les individus et les groupes en son sein ne portent pas la même responsabilité et ne sont pas affectés de la même façon par les conséquences. Les grandes flottes norvégiennes et espagnoles ont épuisé les poissons dans leurs propres mers. Par des accords bilatéraux, elles viennent sur les côtes du Sénégal et de la Mauritanie. Les pêcheurs à petite échelle perdent à la fois l'accès à leurs ressources et, lorsque contraints de migrer vers l'Europe, rencontrent la réponse « votre poisson peut venir mais vous n'avez pas de papiers, vous ne pouvez pas entrer. » Éco-réfugié — une chaîne d'injustice s'étendant de l'extraction des fonds marins à la rencontre des petits États insulaires du Pacifique avec les industriels coloniaux. Mais il y a ceux qui résistent.

Le Forum mondial des peuples pêcheurs est organisé depuis 1997 ; il travaille en solidarité avec le mouvement des agriculteurs. Les femmes pêcheuses — souvent même pas reconnues comme pêcheuses mais impliquées dans tout le processus de production. À Istanbul il y a trente-quatre coopératives de produits de la mer. Que signifie coopérative ? Des structures où une personne a une voix, où le leadership politique compte. Certaines peuvent faire des ventes directes de poisson, d'autres ne le peuvent pas en raison de désaccords avec la municipalité. Mais il y a

une union — et cette union a des plans concrets comme des ventes directes, des modèles de boutiques coopératives, des projets de présentation du pêcheur. Des liens peuvent être construits avec des coopératives agricoles — il y a des initiatives à Kadıköy, Koşuyolu, Beşiktaş. Les coopératives de production et de consommation agroécologiques fonctionnent déjà. L'organisation au niveau du quartier est critique et ces modèles doivent se répandre.

"Nous Sommes les Océans, Nous Sommes les Peuples."

FRAGMENTS DE TEMPS

La dernière performance appartient à une artiste : partant des fictions d'extinction, collectant des souvenirs auprès des gens — des fragments de temps. Des moments petits, fragiles, oubliés. Quelqu'un se souvient de la première fois qu'on l'a appelée « abla » (grande sœur) à l'école primaire : elle avait quitté la classe tard, une fille d'un an plus jeune a dit « abla, ton stylo est tombé. » Le sentiment d'être une grande sœur pour la première fois — elle n'oubliera jamais. Ces souvenirs seront portés dans le futur, transformés en nouvelles histoires. L'artiste recherche comment ce qui existe peut être amené à des points d'action et de façonnage, tout en analysant simultanément ce que nous perdons. Un pont de la mémoire individuelle au futur collectif — plus vous avez de moments non vécus ou mis de côté, plus le construit futur est riche. À la clôture, les traces de cinq semaines sont rassemblées. Nous avons parlé de justice climatique, nous avons parlé d'extinction.

Nous avons parlé de l'importance de la biodiversité, des grèves climatiques, des chiffres sortant dans les rues augmentant en un an d'une poignée à des millions. Le droit de l'eau de couler, le vrai coût du pétrole, le pool génétique de la pomme de terre, les corps sous le béton — et maintenant les imaginaires du futur du processeur. Un collectif interactif a joué un « jeu de connexion » dans toute la salle, recueillant des propositions pour l'avenir auprès des participants : fontaines publiques, zones de compost communales, limitations de construction, alternatives aux gobelets à emporter, boutiques coopératives. Des pratiques petites, concrètes, commençant par le quartier. Quelqu'un demande : alors pourquoi, après avoir écouté tant de conversations sombres de ce matin jusqu'à cette heure, sommes-nous encore ici ? Pourquoi n'avons-nous pas fui ?

La réponse est simple et puissante : « Si nous étions d'un caractère pessimiste, la plupart d'entre nous ne seraient pas ici en ce moment. Nous fuyions, nous nous éloignons. Nous devons partager le bonheur pour que nous trouvions de l'espoir les uns chez les autres et trouvions la force de faire quelque chose. » C'est pourquoi tout ce qui est fait — surtout sur ce sujet — consiste à passer l'espoir en nous les uns aux autres énergiquement. Le programme Sindirim se termine ainsi : cinq objets, cinq semaines, eau-pétrole-pomme de terre-béton-processeur — partant des objets quotidiens à la crise planétaire, de là aux imaginaires du futur, de là à la coopérative dans le quartier, de là à un jeu de connexion dans la salle. L'effort de rassembler le sentiment de l'artiste, le fait du chercheur, le pouvoir enflammant des mouvements sociaux — ce que birbuçuk dit depuis le début. Des personnes dans des pratiques de production trop différentes pour normalement se retrouver ensemble se rencontrent face à face et commencent à parler de choses. Et l'existence de cette conversation, l'existence de cette rencontre, est elle-même une action. Nous ne savons pas ce que nous faisons — mais ne pas savoir est un point de départ. Et à ce point de départ, jouer comme des enfants, être en colère, être fan de Tarkan, fonder une coopérative, marcher lentement mais résolument comme un escargot — tout est possible simultanément.

Peut-être que le dernier mot du programme Sindirim est celui-ci : exister joyeusement au milieu de la destruction.